

Laisse-moi m'arrêter dans ton Lyon splendide,
 Ta belle capitale et mon second pays,
 Sur lequel l'étranger attache un œil avide,
 Admirant son éclat et le tien réunis ;
 Vous vous aimez d'amour, grand fleuve et grande ville,
 Vous vous aimez ! le ciel sourit à votre hymen,
 Oh ! jouissez toujours de ce bonheur tranquille,
 De votre riche gloire et d'un heureux demain !

Lyon, je te salue avec reconnaissance !
 Tes poètes ont fait un bienveillant accueil
 A mon luth dauphinois, j'en garde souvenance ! —
 Beau fleuve, en les nommant, tu tressailles d'orgueil !
 Puis, doucement bercé par la pure harmonie
 De leur charmante lyre, on te revoit toujours
 Etincelant des feux de leur brillant génie,
 Et, pour les écouter, tu ralentis ton cours. —

Faudrait-il oublier ta gentille compagne
 Te donnant l'accolade et mourant dans tes bras,
 La Saône aux bords fleuris, où la verte campagne
 Semble, bien mieux qu'ailleurs, prendre ses frais ébats !
 Généreuse, elle vient t'enrichir de son onde,
 Et son dernier baiser est un legs gracieux ;
 Douce rivière, meurs ! ta tendresse profonde
 Apporte plus de force au Rhône impérieux !

Il avance toujours ! il avance, il avance !
 Voici le Dauphiné ! Vienne, Ponsard, salut !
 Sur ton fleuve adoré l'air bleu qui se balance,
 Poète, redira les accents de ton luth !
 Tes beaux yeux ont pu voir ce jour, ce jour suprême
 Où ta ville a reçu le plus grand de ses fils,
 Et ce bronze récent dit que le pays t'aime,
 Car il a confondu tes lâches ennemis ! —